

# I Biographie

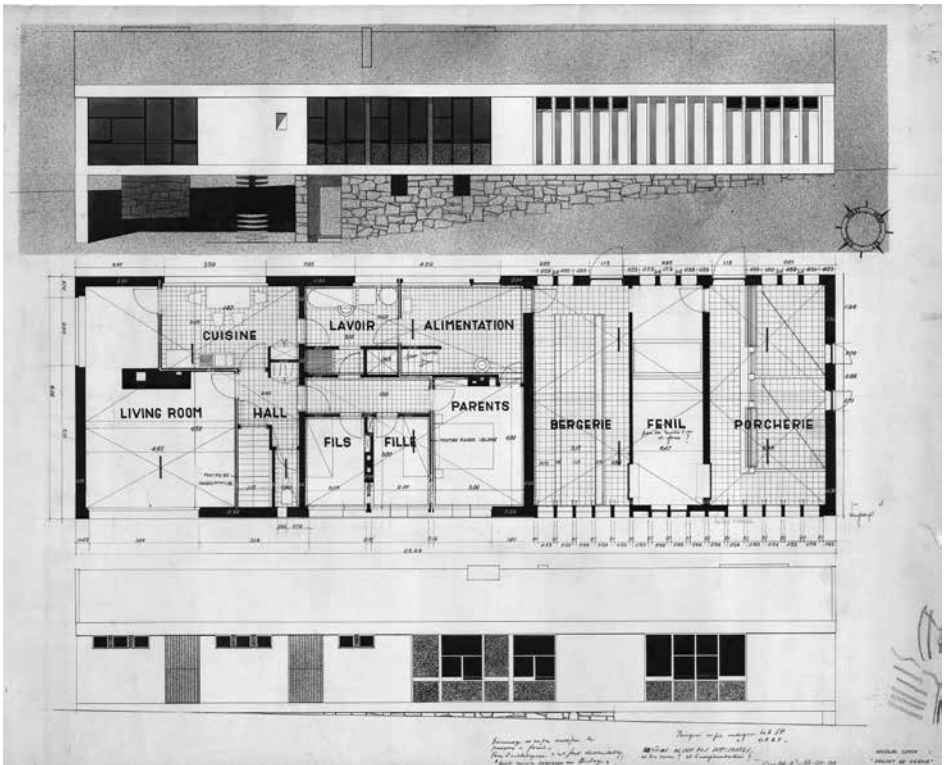
Texte de  
Jean-Charles Hubert

5



Fig. 2 Nicolas Simon accompagné de son père et de son petit frère place de la République française au lendemain de la libération, Liège, 8 septembre 1944.

Fig. 3 Nicolas Simon, projet d'études, Maison-ferme, École Saint-Luc de Liège, 1953.



## Le cadre familial

Nicolas Simon naît à Fexhe-Slins le 19 juillet 1931. Le milieu dans lequel il grandit ne le prédestine pas à l'architecture. Sa mère, dont les capacités en arithmétique sont élevées suite à de bonnes études primaires, est femme au foyer. Ouvrier qualifié, son père, après une formation à l'école mécanique, est engagé à la Fonderie de canons de Liège puis à la Fabrique nationale à Herstal. Nommé chef de bureau, il voit ses compétences techniques reconnues par la société qui l'envoie un an à Cincinnati (USA) afin de mettre au point de nouveaux outils.

L'éducation parentale est stricte. Les exigences de son père au point de vue des études sont claires : Simon doit réussir ou partir travailler. La figure paternelle prend une place très importante : elle lui apprend la rigueur et le goût de l'excellence. Simon ne doit pas seulement réussir mais également être le premier, ce qui lui demande un effort considérable notamment en raison de l'asthme qu'il contracte dès l'âge de neuf ans et qui le poursuit jusqu'à son service militaire en 1956.

La jeunesse de Nicolas Simon est aussi marquée par ses oncles qu'il fréquente assidûment, principalement dans leur menuiserie située à Fexhe-Slins. C'est là qu'il apprend les valeurs du travail manuel et qu'il vit ses premières expériences sensibles avec le bois.

Si c'est parmi ses oncles que Simon développe une habileté manuelle, c'est à l'école qu'il découvre ses aptitudes pour le dessin. La directrice de l'école conseille à son père de l'inscrire à l'Académie des Beaux-Arts mais celui-ci refuse catégoriquement et se tourne vers l'Institut Saint-Joseph, rue Sainte-Marguerite à Liège où Simon suit un parcours classique durant six années.

Son adolescence est heureuse. Simon partage ses journées entre le sport – il fait

du vélo – et ses études. Étant déjà extrêmement assidu au travail, Simon garde le souvenir d'une adolescence studieuse où les mathématiques commencent à exciter sa curiosité : « Il n'y avait qu'un domaine qui me rebutait, c'était chimie et physique, du moins dans la façon dont ces disciplines nous étaient présentées. Les mathématiques m'intéressaient, j'y trouvais une poésie et une gymnastique de l'esprit qui m'intéresseront toute ma vie : surtout la géométrie. » Poussé par son professeur de mathématiques, il passe et réussit l'examen d'entrée chez les ingénieurs à l'Université de Liège. Après deux mois seulement, Simon, n'y trouvant pas sa voie, abandonne.

## La formation

C'est lors du séjour de son père aux États-Unis en 1950 que Simon entre à l'École Saint-Luc de Liège pour commencer sa formation en architecture. Ayant très tôt développé des aptitudes pour le dessin, il s'initie également à la sculpture et à la peinture. Très critique vis-à-vis des contenus enseignés, Simon se plonge dans la presse architecturale pour trouver l'inspiration : « Nous étions livrés à nous-mêmes et nous nous formions une culture architecturale tout à fait personnelle. Je m'intéressais alors à la revue *Forum*. » Les premiers dessins de Simon, en particulier ceux de deuxième année, témoignent de l'influence que commence à prendre le Mouvement moderne sur le jeune étudiant. Son projet de maison-ferme adopte une ligne très affirmée mais assez étonnante pour ce type de programme plus souvent traité dans une écriture régionaliste.

La quatrième année amène Nicolas Simon à se confronter à des exercices plus stimulants. Les programmes imposés aux étudiants en fin d'année montrent une volonté de se calquer sur les exigences



sociétales de l'époque. Cette année-là, sous la direction du professeur Émile Chapaux, Simon dessine une pouponnière. L'influence de Le Corbusier est ici bien palpable. Le complexe regroupe deux bâtiments distincts. Le premier, de plain-pied, abrite une partie des enfants en bas âge. De l'autre côté d'un parc arboré, l'immeuble principal compte quatre niveaux couverts par une toiture-terrasse et s'inscrit dans une ligne clairement inspirée par Le Corbusier. L'usine-fonderie réalisée la même année développe un langage comparable même si l'utilisation de couleurs primaires témoigne d'une volonté de l'architecte d'associer des interventions sensibles à un programme a priori très rationnel. La quatrième année reflète également un moment de vie important pour le jeune étudiant puisqu'il fait la connaissance de son ami et futur collaborateur Lucien Nahan. Par ailleurs, sa relation avec Marie-José Trine se confirme, alors qu'ils s'étaient rencontrés deux années auparavant.

Le rapport qu'entretient Nicolas Simon avec l'œuvre de Le Corbusier se veut bientôt plus concret. En 1955, peu avant la fin de ses études, il se lance sur les routes de France pour une « aventure moderniste ». Avec Lucien Nahan, il se rend d'abord à Paris et visite l'atelier de Le Corbusier où il rencontre son bras droit André Wogenscky. Dans la Ville Lumière, il découvre également l'immeuble Molitor, la Cité universitaire du Brésil, le Pavillon suisse et la Cité refuge de l'Armée du salut. Après avoir tenté de remonter la Loire afin de visiter la Cité radieuse de Rezé (Nantes) dont il a reçu quelques clichés d'un ami parisien, il renonce et met le cap sur l'est pour voir la Chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp. Il se dirige ensuite vers Saint-Dié pour visiter la bonneterie Claude et Duval. Sur le trajet de retour vers la



Fig. 6 Chapelle Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp, arch. Le Corbusier, 1953-1955. Photographie Nicolas Simon, 1955.

Belgique, Simon s'arrête à Metz et entre dans l'église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, autre ouvrage remarquable du modernisme français réalisé par Roger-Henri Expert. Les jours sont passés trop vite. La promenade s'est muée en un pèlerinage: « Je n'avais pas le temps de dessiner, je prenais des photos, et encore... C'était une communion, imprégnation intense avec les lieux. »

À son retour en Belgique, Simon entame sa dernière année à Saint-Luc. Cette période est particulièrement riche et stimulante. Sous la direction d'Achille Lecomte, les étudiants multiplient les excursions tandis que les projets de fin d'année, un palais de justice, un sanatorium puis un palais des congrès, finissent de démontrer l'impact important que produit l'œuvre de Le Corbusier sur l'architecte en formation. En 1956, Nicolas Simon est diplômé avec distinction.



Fig. 7 Usine Claude et Duval à Saint-Dié, arch. Le Corbusier, 1946-1951. Photographie Nicolas Simon, 1955.

Fig. 8 Nicolas Simon, projet d'études, Palais des congrès, École Saint-Luc de Liège, 1956.

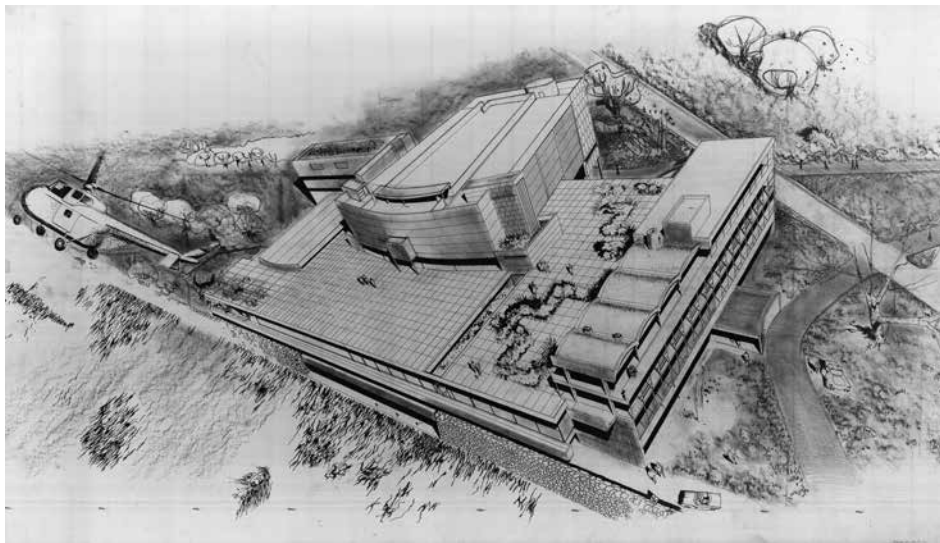




Fig. 9 Visite d'une usine de production de vitrages en cinquième année, à gauche, Nicolas Simon, lieu inconnu, 1956.

Fig. 10 Église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus à Metz, arch. Roger-Henri Expert, 1937-1954. Photographie Nicolas Simon, 1955.



### Les premières réalisations

En quatrième année, par l'intermédiaire d'un condisciple de classe, Nicolas Simon rencontre Lambert Jacquemin qui lui propose une première commande d'importance. D'une vingtaine d'années son aîné, Jacquemin est un ancien de Saint-Luc qui, dans le courant des années 1950, est trop occupé à gérer les dossiers qui lui sont confiés par l'État (logement public, reconstruction...) pour concevoir sa propre habitation. Éprise d'art et femme de son temps, son épouse souhaite une maison à la ligne pure et moderne. Lucienne Jacquemin connaît la passion que nourrit Nicolas Simon pour l'architecture moderne et en particulier pour Le Corbusier. Pendant les vacances d'été de 1955, Simon lui propose un avant-projet qui sera rapidement accepté et légèrement remanié par les dessinateurs de l'atelier de Lambert Jacquemin.

En même temps qu'il travaille à ce projet, Simon dessine une habitation pour les époux Dieu-Brepeols, à Slins. Voisine des grands-parents de Simon, la famille Dieu ne dispose pas de moyens importants. Cette habitation modeste de 300 000 francs belges se développe sur trois niveaux et présente, avec ses fenêtres en bandeaux et sa toiture plate, une ligne moderne. Encore étudiant, Nicolas Simon fait signer les plans par Lambert Jacquemin. La construction sera terminée en 1957.



Fig. 11 Maison Dieu-Brepeols à Fexhe-Slins, arch. Nicolas Simon, 1955-1957.

## Lambert Jacquemin (1915-1982)

Lambert Jacquemin est né à Trembleur (Blégny, province de Liège) le 3 avril 1915 dans une famille d'entrepreneurs.

Il fait des études d'architecture à l'École Saint-Luc de Liège où il obtient son diplôme en 1937. Après quelques années de stage, ses activités d'architecte sont interrompues par la guerre.

L'armistice signé, sur recommandation d'un de ses professeurs, il est chargé par les responsables communaux de Rocherath (Bullange) des dossiers de dommages de guerre pour l'entièreté de la commune.

Peu après, l'État belge le charge de la direction du Service d'arasement et de reconstruction des cantons de l'Est. On peut parler d'un véritable défi, le travail est lourd et urgent, le territoire a été ravagé, dévasté, miné - ainsi Rocherath pris et repris sept fois, tantôt par les Alliés, tantôt par les Allemands laisse beaucoup de familles sans toit. Secondé par son épouse Lucienne Jacquemin-Seutin qui assume toute la gestion administrative et financière du bureau, il vit, durant la semaine, sur le terrain, au milieu des ruines, le métier du bâtisseur entouré de ses



Fig. 12 Projet de parking à construire la S.A. Constructions et Entreprises industrielles (C.E.I.) à côté de la Cité administrative de Liège, arch. Lambert Jacquemin, vers 1962.

Fig. 13 Station service pour British Petroleum, boulevard Raymond Poincaré à Liège, arch. Lambert Jacquemin, fin des années 1950.



ouvriers, assumant parfois lui-même le déminage; ses origines familiales lui sont à cette époque des plus précieuses: on peut parler d'une belle conjonction de la tête et des mains. Travaillant sans relâche, ils reconstruisent maisons communales, écoles, églises...

La reconstruction terminée, il reçoit quelques commandes pour des bâtiments publics (écoles...) et privés (stations-service à Liège, Anvers...) mais c'est vers le secteur des habitations sociales que son activité va se développer, il réalise ainsi des cités sociales à Saive, Oupeye, Lixhe, Retinne, Rocourt, Beaufays...

S'il construit quelques maisons privées, reflète des désirs des clients, pour sa maison personnelle à Beaufays dont il confie la conception des plans à Nicolas Simon en 1958, il choisit un style résolument contemporain et adopte des technologies nouvelles: toitures plates, circulation interne fluide, véritables murs de verre, fenêtres en bandeau, châssis en aluminium, doubles vitrages, chauffage par le sol, veillant tout particulièrement à l'isolation des murs...

Lambert Jacquemin s'éteint le 26 août 1982.

Propos de Lucienne Jacquemin-Seutin,  
recueillis par Denise Barbason



Pendant qu'il travaille au projet de la maison Jacquemin, Nicolas Simon est engagé comme stagiaire par le bureau EGAU de juillet à décembre 1956. Le jeune architecte arrive à un moment charnière au sein d'une agence qui vient de décrocher l'une des commandes les plus emblématiques de l'histoire du logement public en Belgique. Depuis un an, le groupe s'est lancé dans la construction de la Cité de Droixhe à Liège et, vu l'importance du projet, à rapidement besoin du renfort de nouveaux architectes.

Nicolas Simon travaille sur la tour du Bloc C. L'avant-projet étant terminé lorsqu'il intègre le bureau, la liberté de création de Nicolas Simon est fortement réduite. Il travaille également à des projets de maisons ouvrières compactes à réaliser dans l'agglomération de Liège. Ces petites habitations économiques constituent un exercice plus marquant dans son apprentissage, mais faute de temps, il ne pourra rien mener à terme. Le bilan de ce stage n'est pas à la hauteur de ses attentes : « Je ne me suis pas créé d'outils chez EGAU, pour la bonne raison qu'à cette époque, je dessinais déjà des maisons (Maison Dieu) donc j'étais dans le très bon marché. Je me débattais déjà avec des moyens extrêmement limités pour sortir quelque chose de valable. »

En décembre 1956, Simon entre à l'armée pour y effectuer son service militaire jusqu'en juillet 1958. Il est candidat officier de réserve mais reste actif dans le métier. Au début de l'année 1958, il commence à dessiner la maison Vandeborg. « Durant cette période, Lucien Nahan assure la surveillance du chantier de la maison Dieu à Slins, tandis qu'à Tournai, dans ma chambre de lieutenant d'artillerie, où un supérieur bienveillant me concède une planche à dessin, je dessine les plans

de la maison Vandeborg, rue de l'Araine à Jupille. » Outre cette maison, Nicolas Simon réalise également le monument aux morts d'Ében-Émael dans une ligne ici aussi franchement moderne.



Fig. 14 Maison Vandeborg à Jupille, arch. Nicolas Simon et Lucien Nahan (UTAH), 1958.



Fig. 15 Monument aux héros du fort d'Ében-Émael à Bassenge, arch. Nicolas Simon, 1957.

## Nicolas Simon architecte

1958 est une année charnière. Nicolas Simon a 27 ans et, libéré de ses obligations militaires, se marie avec Marie-José Trine sous un beau soleil de juillet. La famille s'agrandit très vite avec l'arrivée d'une fille, Lydia, en 1959 et d'un fils, Karl, en 1961. La famille constitue le point d'équilibre dans la vie de Nicolas Simon : « J'ai toujours veillé à avoir une relation étroite avec ma famille. Je ne dirais pas avoir sacrifié l'architecture : il y avait une priorité pour l'architecture qui venait à son heure. J'ai instauré comme règle, une fois installé comme indépendant, de ne pas sacrifier nos moments de famille à l'architecture ».

Peu après son mariage, Nicolas officialise sa collaboration avec Lucien Nahan. Baptisée dans un premier temps « Nahan et Simon », puis « Architectes Associés Nahan & Simon », l'agence prend le nom de « U.T.A.H. » (Urbanisme Technique et Architecture Humaine). Les tâches se répartissent facilement selon les prédispositions de chacun. Nahan s'occupe des missions commerciales, principalement du contact et du suivi de chantier. Simon, quant à lui, dessine les projets en fonction de l'entretien avec le client ainsi que d'éventuelles indications supplémentaires que lui rapporte son collègue. Les deux hommes sont complémentaires : « Je dois beaucoup à mon associé. Il m'a permis, en s'occupant de tas de choses accessoires qui m'intéressaient peu, de dessiner à l'aise. Il est arrivé que, pressé par le client, il s'empare d'un plan mais sinon j'ai eu la latitude de faire de l'architecture, ce que je considérais du moins comme étant de l'architecture. »

Lucien Nahan dispose d'un réseau particulièrement riche, ce qui explique qu'une bonne part de la clientèle de l'agence provienne de Jupille, sa commune d'origine. En 1962, Nicolas Simon emménage



Fig. 16 Bal de fin d'année à Saint-Luc, au centre Nicolas Simon et son épouse Marie-José Trine ; à gauche, Lucien Nahan et son épouse, vers 1956.

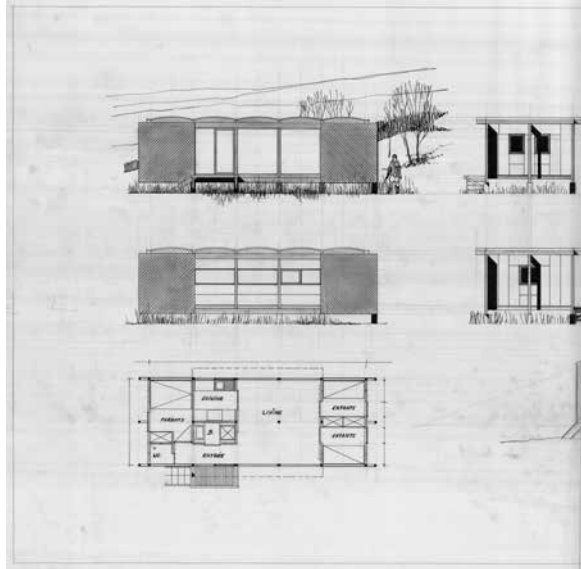


Fig. 17 Maison de week-end type «Floride», façade principale, arch. Nicolas Simon, 1960.



Fig. 18 Maquette d'une maison de week-end type «Amblève», façade principale, arch. Nicolas Simon, 1960.

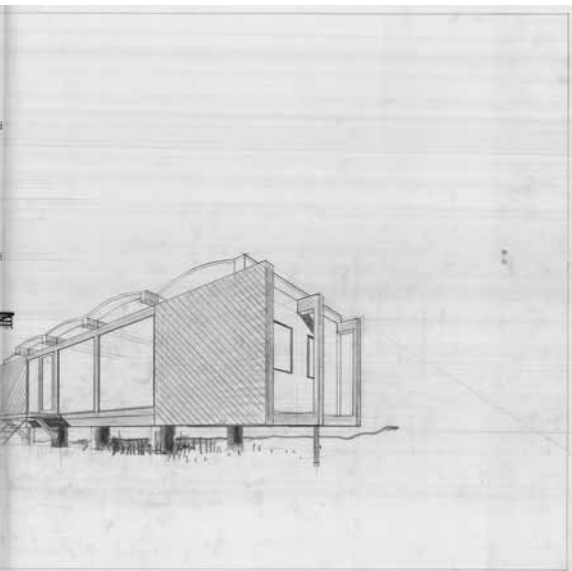


Fig. 19 Maison Gelée à Glons, arch. Nicolas Simon et Lucien Nahan (UTAH), 1961.

dans sa maison à Ében-Émael et c'est au premier étage qu'il installe son bureau où il reçoit les clients. Complémentaires et mutuellement reconnaissants, les architectes collaborent jusqu'à la fin des années 1970, comptabilisant ainsi plus de vingt années d'entente.

L'agence fondée par Simon et Nahan se spécialise très tôt dans l'habitation unifamiliale. Des restrictions budgétaires impliquent une rigueur à tous points de vue et Nicolas Simon étudie profondément la question de l'habitation économique. Peu après avoir réalisé la maison Tuts (Liers, 1956), l'architecte élabore des logements compacts dans lesquels l'espace perdu est limité au maximum. Au début des années 1960, il met au point deux modèles de pavillon de week-end qu'il appelle « maisons minimums ». Les espaces sont serrés et efficaces. Le premier, baptisé « Amblève », est élevé en pierre naturelle tandis que le second, intitulé « Floride », privilégie des matériaux comme le bois. Malgré de vaines tentatives de la commercialiser, l'idée reste à l'état de projet. Cette réflexion sur la rationalisation de l'espace, Simon la met à profit dans plusieurs habitations modestes comme les maisons Knapen (Glons, 1960), Gelée (Glons, 1961) ou

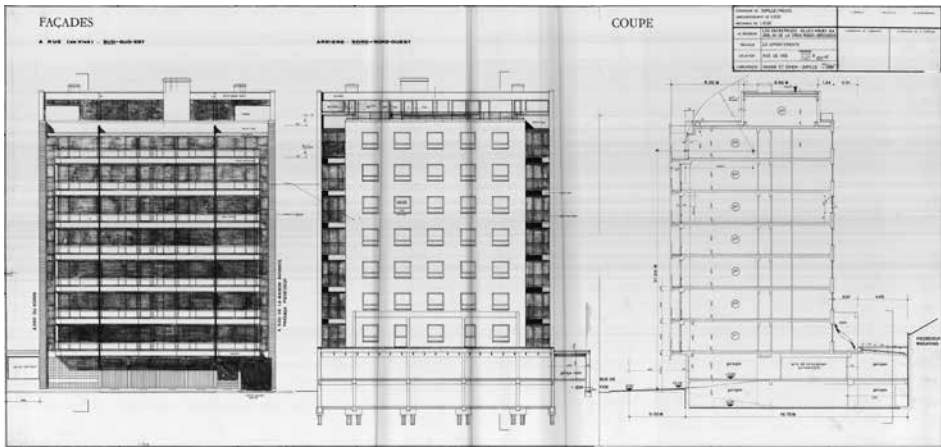


Fig. 20 Immeuble à appartements Moury à Jupille, arch. Nicolas Simon et Lucien Nahan (UTAH), 1967.

Cochin (Glons, 1962). De son côté, Lucien Nahan, grâce à sa connaissance du milieu jupillois, décroche des commandes importantes. En 1964, l'agence est chargée de réaliser un premier immeuble de six appartements (Jupille, 1964) puis un second de huit étages (Jupille, 1967). Elle se voit également confier un projet prestigieux, la construction du siège social du brasseur Piedbœuf (Jupille, 1965) qui souhaite, à la veille de la sortie officielle de la marque emblématique Jupiler, réunir ses bureaux dans un complexe symbolisant le progrès et le succès.

Ces commandes témoignent de la réussite grandissante que connaît l'agence dans la seconde moitié des années 1960. Les projets se multiplient, en particulier pour des clients disposant de moyens plus confortables et de plus en plus souvent issus du milieu libéral. Les maisons Onkelinx (Ében-Émael, 1962), Van Spauwen (Liège, 1967 et 1973), Spits (Housse, 1967) ou Verjus (Ében-Émael, 1968) développent des espaces plus généreux, plus élaborés.

Les références sont également plus riches. Si les premières réalisations comme



Fig. 21 Siège social de la société Piedbœuf à Jupille, arch. Nicolas Simon et Lucien Nahan (UTAH), 1965. Photographie Romain Delathuy, 2016.



Fig. 22 Maison Onkelinx à Eben-Émael, arch. Nicolas Simon, 1962.

les maisons Vandebeg, Deflandre, voire Van Spauwen manifestent clairement une influence corbuséenne, la maison Onkelinx et la maison Simon reposent sur une structure dont la force expressive rappelle l'écriture de Neutra. Quant à la grille modulaire qu'utilise régulièrement Nicolas Simon, elle viendrait du regard fasciné qu'il porte depuis ses études sur les travaux de Frank Lloyd Wright. C'est aussi par cette entremise qu'il découvre l'architecture japonaise qui marquera les maisons Spits, Verjus et Fourneaux.

Bien que spécialisé dans la conception d'habitations unifamiliales, Nicolas a également l'occasion de s'essayer à des programmes variés. Dès la fin des années 1960, l'agence se voit confier la réalisation de plusieurs stations essence pour la société Fina. Le restoroute frontalier d'Eynatten (1968, détruit) puis « l'autocenter » du boulevard de Froidmont (Liège, 1970) lancent une série de bâtiments dédiés au service automobile. Nicolas Simon dessine ainsi plusieurs stations à Liège et dans les environs (Spa) ainsi que le restoroute de la Gulf Oil Company sur l'autoroute E313 à Boirs (non réalisé, 1974). Nicolas Simon réalise également plusieurs agences pour la banque CGER à Visé (aménagements intérieurs, 1979) et à Verviers. Signalons que ce projet est initié en collaboration avec les étudiants de Saint-Luc et se terminera, vu les délais imposés par le maître d'ouvrage, par une association momentanée avec Marcel Dubois. L'architecture commerciale est donc une source de revenus non négligeable mais qui peut parfois conduire sur les chemins du compromis, voire de la compromission. Les mots dictés par le commanditaire, fervent admirateur de Marilyn Monroe, pour la transformation de son magasin de vêtements féminins (Fléron, 1985) témoignent des difficiles exigences



Fig. 23 Restoroute à Eynatten, arch. Nicolas Simon, 1968.



Fig. 24 Autocenter Fina à Liège, arch. Nicolas Simon et Lucien Nahan (UTAH), 1970.

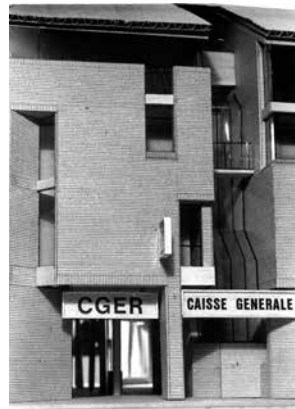


Fig. 25 Maquette pour une agence de banque CGER à Verviers, arch. Nicolas Simon et Marcel Dubois, 1983.

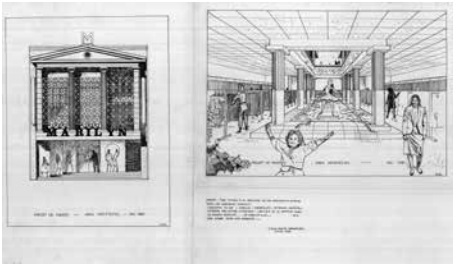


Fig. 26 Magasin de vêtements pour dames «Marilyn» à Fléron, arch. Nicolas Simon, 1985.

auxquelles Nicolas Simon, désormais séparé de Lucien Nahan, fut confronté : « Marilyn – immortalité – l'éternel féminin, l'éternel des styles à l'antique – les USA et le Capitole avec la Maison blanche... où Marilyn alla... Une image pour une marque... ». Un projet qui n'entre pas dans la pensée cartésienne de l'architecte et qui ne sera finalement pas réalisé.

L'affaire du magasin Marilyn annonce le retrait progressif du métier. Nicolas Simon reste toutefois actif en collaborant avec son fils Karl. Les deux hommes étudient notamment le projet d'un immeuble à appartements à Liège ainsi que celui d'un Pavillon de la Belgique à l'Exposition de Séville en 1992.

### L'enseignement et la passion des mathématiques

Parallèlement à ses activités de praticien, Nicolas Simon consacre une large partie de son temps à l'enseignement. Engagé à Saint-Luc en 1967, il commence par donner des leçons de croquis puis assiste Gilles Fellin, dont il appréciait le cours de construction. Simon est ensuite associé à l'atelier d'architecture d'Albert Welker, en troisième année. Il participe également, aux côtés de John Berhaut et Émile-José Fettweis, à l'atelier de cinquième année. Nicolas Simon assume

une part fondamentale des activités de recherche mises en place au sein de l'école en encadrant tous les mémoires.

On le sait, pendant les dix premières années de sa carrière d'architecte, entre l'obtention de son diplôme et son engagement à Saint-Luc, Simon s'intéresse de près à l'histoire de l'architecture, un cours dont il a la charge pendant quelques années. Afin de nourrir ses recherches mais également de fournir à ses étudiants des documents précis, il agrandit notamment les plans de plusieurs réalisations de Frank Lloyd Wright comme la Ward W. Willits House (Highland Park, Illinois, 1901) et la Martin House (Buffalo, New York, 1903-1905). La passion de la géométrie ne le quitte pas, y compris dans ses recherches historiques qui le mènent jusqu'au Moyen-âge et à la Renaissance : « Le fait que le gothique se base sur des tracés simples et empiriques, composés de figures géométriques qui leur apparaissaient comme étant stables et susceptibles de donner lieu à des tracés d'équilibre. » À cette passion pour l'histoire, Simon conjugue sa fascination pour les mathématiques. Cet intérêt remonte à sa jeunesse et lui vient en partie de ses parents. Alors qu'il demande à son père ce qu'est l'algèbre, celui-ci lui répond « C'est tout simple, la réponse que tu ne sais pas, tu la remplaces par une inconnue X, et tu fais avec X toutes les manipulations que tu peux faire, à condition d'arriver à constituer des égalités entre des membres composés de X et des choses que tu peux appréhender dans le réel et de manière quantifiable. » Au fil des années, Simon s'accroche à l'idée que les mathématiques ont une place prépondérante dans l'architecture. Le Corbusier le conforte dans cette conviction lorsqu'il consulte les études du maître sur les proportions et les mesures de l'échelle humaine publiées dans son livre

*Le Modulor*, un ouvrage qu'il se procure en 1954.

Simon s'intéresse également de près au tracé régulateur qu'il met en pratique dès qu'il est étudiant. Il l'applique pour la maison Dieu puis pour les maisons Vandenberg et Knapien mais aussi dans le cadre de ses recherches en histoire de l'architecture. Il l'emploie pour dégager les équilibres de deux bijoux de la Renaissance italienne: le temple Malatesta à Rimini et Saint-André à Mantoue.

Il se met également à étudier la notion de médietés chez Platon, leur harmonie avec le monde et le nombre d'or qu'il s'attelle à vulgariser. Après cela, il s'attaque à une figure géométrique universellement pratiquée: l'octogone. On retrouve cette forme dans la basilique de Saint-Vital à Ravenne et dans la chapelle Palatine à Aix-La-Chapelle.

Le rapport qu'entretient Simon avec l'architecture est loin de se limiter au cadre théorique. Il s'implique également dans les voyages organisés par Saint-Luc. Comme lorsqu'il sillonnait les chemins de France en 1955, il est conscient que le meilleur apprentissage de l'architecture doit se faire sur le terrain: « Ce qui fait l'architecture, c'est l'âme des lieux et l'empathie que l'on peut avoir avec un lieu dans lequel on se trouve. Une photo d'un endroit ou d'un autre n'apprend rien du tout. Pour les étudiants, découvrir un édifice en photographie n'est pas une bonne chose. Il faut entrer, regarder, vivre un moment privilégié avec le bâtiment. »

En 1974, l'école organise un voyage d'une dizaine de jours en Amérique. À cette occasion, Simon prépare une série de trois fascicules intitulée *L'automne américain*, un document précieux qui détaille le cheminement des étudiants mais surtout les choix posés par Simon. En passant par New

York, Philadelphie, New Haven, Boston et Cambridge, le groupe découvre les travaux iconiques des grands représentants de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle comme Mies van der Rohe, Philip Johnson, Le Corbusier, Walter Gropius, Eero Saarinen, Skidmore, Owings & Merrill, Frank Lloyd Wright... Publiés et distribués aux étudiants, qui y ont collaboré étroitement, ces fascicules constituent des témoignages exceptionnels sur le regard que porte Simon sur l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle. Il convient également de signaler que d'autres voyages seront mis sur pied par l'enseignant, notamment au Japon en 1976, un périple que Simon ne pourra toutefois pas effectuer pour raisons familiales. Son implication au sein de Saint-Luc se marque également par la fondation du Groupe d'Ateliers de Recherche en 1982.

Pensionné après 29 années d'enseignement, Nicolas Simon consacre son temps libre à ses recherches, quasi mystiques, sur le tracé régulateur. Après s'être intéressé à Saint-André et au temple Malatesta, l'architecte se penche sur l'église de Santa Maria Novella à Florence, un édifice qui ne cesse d'occuper ses pensées encore aujourd'hui.

Fig. 27 Nicolas Simon (en haut à droite) en compagnie de John Berhaut (à gauche), d'Émile-José Fettweis (en bas à droite) et d'un étudiant à l'Institut supérieur d'architecture Saint-Luc à Liège, vers 1982.

